

«Gravir les marches du 36, c'est franchir des seuils, dénuder l'humanité»

SONYA FAURE 1 AOÛT 2014 À 20:06

INTERVIEW Pour Ingrid Astier, auteure de polars, «la fiction n'est autre chose que du réel dopé à l'intensité» :

Ingrid Astier est l'auteure de *Quai des enfers* et *Angle mort*, parus en Série Noire Gallimard. Elle suit depuis des années les enquêteurs du 36 et revient sur ce que lui évoque l'incroyable évaporation de 51 kilos de cocaïne.

Cinquante kilos de cocaïne disparaissent d'une pièce blindée au cœur du 36... Ça semble inouï. Auriez-vous imaginé un tel point de départ pour un roman policier ?

L'avantage des faits divers est l'élasticité, de montrer jusqu'où on peut aller dans la fiction. Vous le dites vous-même : l'affaire touche à l'«inouï». C'est le coffre-fort dans le château fort, on verse alors dans le romanesque. Parce que l'on touche au hors norme, à l'accident, à l'imprévu. La fiction n'est autre chose que du réel dopé à l'intensité.

Justement, quelle fiction broderiez-vous sur ce sujet ?

Le roman noir est la mise à mal des apparences. Je partirais d'un monde lisse pour le travailler de l'intérieur. Les faits divers s'intéressent aux faits, et au divers. Je m'intéresserais, au contraire, aux détails, et au particulier. Par exemple, on lit dans la presse que «*des chiens policiers ont fouillé*» le siège de la police judiciaire. C'est un début de roman parfait. Je rêverais d'écrire cette scène, pour le parallèle du flair. Les limiers du 36 aussi sont des pisteurs. Ils disent d'ailleurs qu'il faut toujours flairer une scène de crime, s'imprégner de son ambiance, de son climat. Une scène de crime est une signature, elle a son tempérament et son style. Les policiers font parler les absents et les légistes les morts. De même, un braquouilleur de banlieue, nourri à la PlayStation, ne volera pas 51 kilos de cocaïne comme un malfrat plus cérébral. Après, le reste est de la prestidigitation, même si c'est du haut vol. Le tour semble fabuleux mais repose sur des ressorts simples - comme pour les évasions. Comment faire que le grand (51 kilos) devienne petit, qu'une masse hypervoyante devienne discrète ? Un peu comme le meurtrier qui découpe un corps...

Vous connaissez bien le 36 quai des Orfèvres...

Si j'ai passé du temps au 36, c'est que le travail du détail l'exige. Je ne suis pas une passante. J'aime observer, m'imprégner, décanter. Pensez juste à ce que l'on connaît d'une personne croisée une fois. Rien ou si peu. La fiction a le temps pour elle, l'écrivain est le scaphandrier du réel. Pour *Quai des enfers* et *Angle mort*, j'ai observé des policiers sur plusieurs années, mais aussi des voyous, des pêcheurs... Pour le *Petit Eloge de la nuit*, j'ai suivi le groupe des cabarets (1). Je ne m'intéresse pas aux faits bruts - un fait divers n'a jamais fait rêver personne. Je suis plutôt comme Diogène qui, avec une lanterne en plein jour, cherche l'homme derrière les fantômes. Je travaille au service de l'émotion, non de la restitution.

Qu'avez-vous tiré de ce lieu pour votre travail d'écrivain ?

J'ai tiré du quai des Orfèvres la force de ses murs : c'est un lieu à histoire - et à histoires. Et comme je travaille à l'oreille, je m'enrichis la langue. Notre société est de plus en plus tiède et surveillée. Le langage y devient lettre morte. Mais pas au Quai. C'est du Audiard en permanence. On y entend «*tu tournes en rond comme un boulon*», ou «*la fille se gelait la dentelle*» ou encore «*j'ai les mollets chauds*». Ça vit, ça vibre, ça suinte. Sans être dans la fascination, je suis aimantée par les lieux à identité forte. Le 36 est de cette trempe. Gravir les marches du 36, c'est franchir des seuils, dénuder l'humanité. Comme en réanimation à l'hôpital, on touche au sordide, au brutal, à l'ultraviolet et à l'obscène. Je me souviens d'une affaire où le criminel avait volé une voiture devant un hôpital et tué le conducteur... et offert à ses enfants en rentrant les peluches trouvées dans le véhicule. Il règne au 36 beaucoup de concentration. Elle est palpable. Dans un article sur l'affaire du viol présumé au 36, j'ai lu que la femme avait été menée dans un «*bureau où un string pendait aux pales d'un ventilateur*». Hors contexte, c'est sordide, comme relié par un fil invisible. Je connais ce bureau. Il est fréquenté par des policiers qui risquent leurs os au quotidien plus que chacun en toute une vie. Comme dans les salles de garde des hôpitaux, la tension et la gravité y sont telles, qu'il faut un esprit de groupe fort et soudé. L'humour potache est là pour servir d'oxygène. La littérature est libre, elle prend le temps non seulement d'observer mais de comprendre. Voilà pourquoi, paradoxalement, je la trouve plus proche de la réalité.

(1) Le livre sort en Folio Gallimard à la fin du mois.

Recueilli par Sonya Faure